



Sébastien MALMENDIER

Ex Nihilo

Théâtre

« Comment je suis parti de rien pour arriver nulle part »

Sébastien MALMENDIER

Ex Nihilo

Théâtre

"Comment je suis parti de rien pour arriver nulle part."

Du même auteur :

Théâtre :

KAHYOMANE – Editions de la société des Ecrivains, 2004.

*Je n'ai pas de revenus actuellement, mais je garde ma
dignité, ce qui n'est pas un mauvais succédané.*

Ambrose BIERCE, "Mauvaises Pensées".

LES PERSONNAGES :

JACK : Sans Domicile Fixe psychologiquement abîmé. Narrateur de l'histoire, il nous conte la sienne. C'est un homme qui a toujours tout perdu, que l'on pourrait croire pauvre. Ce qui n'est pas faux, au sens matériel du terme. En revanche, il a préservé sa véritable richesse : ses qualités de cœur et son esprit « humain ».

LE PERTURBATEUR : Il ne possède pas véritablement de place dans l'histoire présentée, pourtant il intervient, il est récurrent. Il est le lien entre Jack, son imaginaire et la fiction. C'est la folie du SDF faite homme. Sur le plan technique, la mise en scène peut se baser sur lui pour établir un lien entre les différentes étapes de la narration, entre les différents tableaux.

LE PERE/ALFRED : Père de Jack. Il baigne dans l'insouciance, rigole de tout aussi bien que de rien. Généreux et maladroit, aussi bien que malhabile. On le croirait insensible aux épreuves de la vie.

REMY : La faute à pas de chance. Lorsqu'il arrive, tout le monde se tait, il possède une forme d'aura grisâtre au-dessus de la tête. S'il touche un appareil, celui-ci tombe en panne, lorsqu'il prend au hasard un aliment, il choisit celui qui est périmé, le mange et tombe malade. Ses amis l'aiment bien mais se tiennent autant que possible éloignés de lui, de peur d'une catastrophe. Tous sauf Alfred. Il est huissier de justice, par tradition puisque c'était la profession de son propre père.

ANTOINE, LE PECHEUR : Jovial et bon vivant, il souhaite toujours aider son prochain mais, hélas, ne peut jamais rien faire.

LE PROFESSEUR : Un moraliste qui place sa foi dans le travail de l'esprit. Celui-ci ouvrirait toutes les portes de la vie pour qui sait exercer ses talents. Son style est sobre, voire détaché des choses.

SARAH : Celle pour qui bat le cœur de Jack. Femme snobe et "chipie", très superficielle, adepte du culte de sa propre personnalité. Elle possède une vision de la vie qui lui est propre.

CHARLES-HENRI : Père de Sarah. Personnage hautain et autoritaire. Avec un snobisme de premier rang.

QUELQUES CHORISTES.

LA SCÈNE :

La scène se décompose en deux parties. La première, à gauche, représente une rue citadine de nuit. L'ambiance y est froide et humide. Au premier plan, l'angle d'une maison qui porte un lampadaire éclairé qui sera le « refuge », le gîte de Jack pendant le déroulement de l'histoire.

La partie droite peut être, au départ, dépourvue de tout décor, posséder un fond blanc, ou bien encore être abstraite. Elle sera réservée à la « projection » de l'imaginaire et des souvenirs du SDF. C'est ici que se joueront les différents tableaux, les petites histoires contées par Jack. Au fur et à mesure des besoins, les décors seront apportés ou révélés dans leurs utilités par Le Perturbateur ou par d'autres personnages. C'est un espace totalement évolutif qui doit s'adapter aux nécessités du récit.

SCÈNE PREMIÈRE

JACK, ALFRED, puis LE PERTURBATEUR

A l'ouverture du rideau, la scène est vide, l'espace de droite est dans le noir et la partie « rue » n'obtient sa lumière que par la seule ampoule d'un lampadaire. L'ambiance semble humide et froide. Jack arrive dans la rue déserte et regarde de droite et de gauche comme par peur de croiser un agresseur. Finalement, il décide de s'installer sous le lampadaire, mince espace sécuritaire, s'il en est. Il commence à installer ses affaires, se couche au sol sans lâcher des mains un quignon de pain. Ce dernier ressemble fort à son bien le plus précieux. Jack vérifie qu'il n'est épié de nulle part, hésite à mordre dans ce bout de pain, finalement se reprend... Il finit par s'asseoir, fouille dans ses affaires et, après en avoir extrait des objets aussi divers que variés, en sort un instrument de musique. Il en joue quelques temps, puis le range. Son faciès exprime la réflexion profonde qui vient de le saisir.

JACK :

Imagine-t-on qu'une histoire puisse vraiment débiter le jour où elle aurait dû finir ? Peut-on concevoir que tout un espace de vie a été si précieusement comblé pour rien ? Que tout pourrait s'envoler,

disparaître par une fenêtre mal verrouillée ? (*En regardant son précieux bout de pain*) Qu'une vie naisse d'un rendez-vous manqué avec la mort ? S'anéantir par l'obstination d'une boulette de pain à ne pas vouloir passer....

- Pendant cette dernière réplique, la partie droite de la scène s'éclaire et révèle aux yeux du public Alfred attablé. Il grignote, soudain s'étouffe, de la mie de pain coincée dans la gorge. Il a beau se débattre, se tourner et se retourner, rien n'y fait, il s'asphyxie. Entre Le Perturbateur qui traîne vers l'arrière quelques éléments du décor. Celui-ci ne voit pas Alfred qui se trouve dans son dos, et le percute. Alfred recrache ce qui lui obstruait la trachée, il a la vie sauve. -

Etre sauvé par accident. Si ce malheureux aliment lui était resté fiché dans le fond de la gorge, toute mon histoire n'existerait pas.

- Pendant ce temps Alfred ne sait comment remercier son sauveur, il s'agenouille devant lui, l'implore de se mettre à table. Le perturbateur devient gêné et ne cesse de refuser de recevoir l'effusion de reconnaissance que souhaite lui témoigner Alfred. Il sort -

Il y a certaines choses dont nous ignorons la valeur réelle. Elles font partie de notre quotidien. Un peu de nous-mêmes. Et puis, vient le moment où nous les perdons. Parce que nous perdons toujours quelque chose. A cet instant, nous connaissons la grandeur de ce qui s'envole, de ce qui nous échappe. Il en va de même pour la vie. – *Il fouille dans ses effets à la recherche de quelque chose. Trouve une bouteille, se désaltère.* – Une seconde chance ? Ce n'est pas un droit absolu. Et puis, si elle se présente, encore faut-il la voir, la saisir...

Mon père fut sauvé par cet inconnu. Après cela, il ne le revit jamais plus. Sauf dans sa mémoire. Si bien qu'après cet incident, il n'oublia jamais le visage de cet homme. Celui qui lui avait permis de naître une seconde fois. Cette rencontre était sa révélation. Il voulait ne plus perdre de temps, pas une seule seconde pour commencer à vivre. La vraie vie, celle qui coulait dans ses veines depuis l'enfance.

Il n'aurait de repos que lorsqu'il aurait changé de métier et trouvé femme. Il modifia sa carrière. L'abandon de son métier de boulanger pour s'ouvrir aux plaisirs de la pâtisserie peut paraître un bien petit pas. – *Jack manipule avec frénésie son morceau de pain qu'il ne quittera pas de toute la narration. Son esprit vagabonde, surfe sur la vague des souvenirs qui remontent vers son cœur. Il a l'air absent et un peu fou.* –

ALFRED :

Pas pour moi. Créer, chaque jour, des délices se révéla être un plaisir de chaque instant. Le pain, mon ancien allié, devenait un symbole pour moi. Plus que le corps du Christ. C'est par la souffrance qu'il m'avait infligée que je vécus en direct mon accouchement personnel. Une transformation. Depuis ce jour, plus rien n'a d'emprise sur moi. Je ris de tout, de la vie, du temps... De la mort, bien sûr, puisque je venais de lui faire un fabuleux pied de nez.

Le bonheur appelant le délice. Je trouvais l'amour chez une jeune vendeuse. Elle se présentait à moi, envoyée par sa tante pour que je l'embauche. Violette...

JACK :

- *Dans un murmure* -

Ma pauvre mère...

ALFRED :

Pas tout à fait un parfum de rose, mais presque. Un brin simplette mais tellement douce. Une si gentille fille aux yeux couleur émeraude. Vinrent nos noces. Dans un souffle, elle m'annonçait sa grossesse. J'en profitais pour commencer à fumer. Je confectionnais, dans mes fourneaux, mille et un desserts en l'honneur du bébé à venir. Il arriva en son heure. – *Entre Le Perturbateur, il offre à Alfred un bouquet de fleurs. Il ressort.* –

JACK :

Joyeuses félicitations.

ALFRED :

Cette naissance signait le départ de ma jeune épouse. Morte pendant l'accouchement. – *Le Perturbateur revient et présente, cette fois, un mouchoir à Alfred. Il se retire à pas discrets.* –

JACK :

Toutes mes condoléances.

ALFRED :

Je comptais sur ce bébé pour amoindrir ma peine. J'avais, à présent, un fils. Un héritier. Hélas, cet enfant n'était vraiment pas beau. On dit souvent que tous les bébés sont beaux... Pas celui-ci ! Sa mère éteinte, je ne possédais plus que lui. Les premières années de sa vie furent difficiles. Je n'osais trop le sortir. Et puis, on s'habitua. Le regard des gens ne s'attardait plus sur lui avec trop d'insistance.

JACK :

Mon enfance a le goût sucré des meringues et la douceur du chocolat. L'amertume d'une absence, aussi. Presque une enfance feutrée.

Mon père a toujours fait tout ce qu'il pouvait, pour moi. Il ne fut pas un héros, mais il demeura mon modèle. Il m'a protégé du mieux possible.

ALFRED :

Nous n'avons pas eu de chance, voilà tout. Mais nous sommes battus, chaque jour. Il me semblait, comment dire... Que le sort officiait tout particulièrement pour nous compliquer les choses. Faire du moindre petit rien, un obstacle. Il est vrai que, dans l'ensemble, nous profitâmes d'une certaine dose de chance.

Au fond de moi, mon coeur de père se persuadait que mon fils, le petit Jack, deviendrait un grand homme. Je lui disais souvent : « Mon enfant, tu seras un jour médecin, avocat ou cosmonaute... »

JACK :

« Sinon, tu ne seras pas. Je rêve d'un bel avenir et cet avenir est pour toi. »

ALFRED :

Restait à surmonter son handicap à l'approche des autres. Comment soigner sa laideur ? L'adolescence empira la chose. Mon fils devenait de plus en plus solitaire, un exclu... Quelque chose de terrible. Alors, je décidais de consulter les plus grands spécialistes du moment. (*Le Perturbateur entre vêtu d'un habit de médecin et*

s'entretien quelques instants avec Alfred en silence, puis faisant un signe de négation avec la tête, ressort.) Seulement voilà, Jack souffrait d'un mal incurable puisqu'il ne répond qu'à des critères d'esthétisme, de mode.

JACK :

On ne guérit pas de ne pas plaire aux autres.

ALFRED :

- Dans un rire. -

Alors nous avons oublié cela ! Puisque le monde refusait d'accueillir mon fils, pour le moment, j'allais lui fournir un univers sur mesure. Un monde où il ne serait question ni de rejet, ni d'étiquette.

JACK :

J'entrais de plain-pied dans le monde des études. Un espace où seuls comptent les résultats. Notre valeur réelle se mesure en points et nos qualités se pèsent grâce à la moyenne.

ALFRED :

Pour servir d'exemple, je me jetais dans le travail jours et nuits. J'inventais sans cesse de nouvelles recettes. Si bien que ma boutique obtint un succès fou. L'argent arrivant en caisse me

permettait d'offrir à mon Jack les précieux services d'un professeur particulier.

JACK :

- Plongé dans ce souvenir avec un accent de nostalgie dans la voix. -

Mon précepteur. Un philosophe, un maître...

- Alfred sort. Le professeur entre, suivi de Rémy. -

SCÈNE 2

JACK, LE PROFESSEUR, REMY, puis LE PERTURBATEUR

LE PROFESSEUR :

- A la cantonade -

Ce Jack possède un talent certain. Il n'y a aucun doute possible là-dessus. – *Rémy entre. Le Professeur fait un écart, visiblement très mal à l'aise à l'idée de partager trop de proximité avec Rémy. Chaque fois que ce dernier fait un pas vers Le Professeur, celui-ci recule.* –

REMY :

- Ne remarque pas la gêne du professeur à l'égard de sa personne.-

Ne craignez-vous pas d'en faire un « chien savant » ? Avec tout cet apprentissage dont vous lui bourrez le crâne, quelle place vaut-il lui rester pour la découverte ?

LE PROFESSEUR :

La découverte, comme vous dites, n'est pas exclusivement réservée au domaine des sens ! Chaque page tournée, dans un livre, peut masquer une véritable exploration ! Un voyage vers des contrées lointaines et inconnues...

REMY :

Sans quitter sa salle d'études.

LE PROFESSEUR :

Parfaitement ! Quels plaisirs peut-on tirer du danger, de l'inconfort permanent et du risque de se perdre à chaque croisée des chemins ?

REMY :

Je ne parle pas forcément d'explorations lointaines. Le monde vit aussi au coin de la rue. Pas la peine d'aller à l'autre bout du monde.

LE PROFESSEUR :

Parfaitement !

REMY :

La nature n'a-t-elle pas donné à l'homme ses facultés intellectuelles pour qu'il s'en serve dans sa vie ?

LE PROFESSEUR :

Parfaitement !

- Entre Le Perturbateur muni d'un balai. Il sifflote et commence à faire le ménage autour du Professeur et de Rémy. Cela semble tout à fait normal à nos trois personnages. -

REMY :

D-O-N-C, et j'en reviens à ma première remarque : votre rôle consiste à préparer Jack à affronter le monde des hommes...

LE PROFESSEUR :

PARFAITEMENT !

REMY :

Alors, alors, alors, pourquoi ne pas le laisser vivre ses propres expériences en dehors de ces quatre murs ? (A l'attention du Perturbateur.) Et Vlan !

LE PERTURBATEUR :

- En colère, il donne son balai à Rémy qui ne sait trop qu'en faire et qui, malgré tout, le garde en mains. A l'attention du professeur qui l'ignore. -

C'est vrai ça ! Pourquoi ne pas le laisser sortir un peu, le p'tiot ?! Hein ?

JACK :

Parce que le monde ne veut pas de lui ! Voilà ce qu'il a répondu.

- Le Professeur, Rémy et Le Perturbateur sont stoppés dans leur élan, ils regardent Jack, un instant interdits. Puis ils reprennent, comme si de rien n'était. -

LE PROFESSEUR :

- En s'asseyant à la table. -

Vous me fatiguez ! Vous ne comprenez rien... Un grand esprit peut voir toutes les portes s'ouvrir devant lui ! Aussi vrai que cette table qui est là !

LE PERTURBATEUR :

C'est ce qu'on va voir ! (Il se dirige vers la table et s'en saisit. Il sort en emmenant la table avec lui en coulisses. Rémy reste le balai en main, et essaie de prendre une attitude digne et naturelle mais, hélas, sans succès.)

LE PROFESSEUR :

- *Malgré la disparition de son mobilier, il reste cependant assis sur sa chaise.* -

Bien... Supposons un instant que nous ouvrions les portes à Jack, que se passerait-il ?

REMY :

Il sortirait !

LE PROFESSEUR :

Il sortirait, en effet. Oui... Et alors, que se passerait-il ensuite pour lui ?

REMY :

- *Dans un élan d'enthousiasme extraordinaire.* -

Il découvrirait notre société, la trouverait belle, obtiendrait un emploi, une maison. Il ferait la rencontre d'une charmante demoiselle, qui serait amoureuse de lui, l'épouserait. Il aurait des enfants, au moins six, tous très beaux. Il deviendrait propriétaire de son entreprise, ferait fortune. Il obtiendrait même un poste de Ministre. Bref, en un mot, il serait heureux.

- *Fou rire retentissant de Jack* -

REMY :

Qui peut savoir ? En tout cas, cela serait toujours mieux que de ne rien faire !

- *Entre une seconde fois le Perturbateur. Il se dirige droit vers Rémy et lui arrache le balai des mains. Il ressort aussitôt.* -

LE PROFESSEUR :

Il va sortir...

REMY :

Vraiment ???

LE PROFESSEUR :

Ouiiiiiii... Dès qu'il sera prêt ! (*Le professeur semble ravi de son effet.*)

JACK :

Tu parles ! Est-ce que je demandais quelque chose à quelqu'un, moi ? Mon seul problème, à l'époque, était que tout le monde ne voulait que me protéger. Souvent, je me suis demandé quelle aurait été ma route si j'avais pris un autre chemin...

LE PROFESSEUR :

Ce n'est pas très clair.

REMY :

Pardon ? C'est à moi que vous parliez ?

LE PROFESSEUR :

A vous, non. (*En désignant Jack.*) C'était pour lui.

JACK :

- *Soudain, en colère. La tête entre ses mains* -

TAISEZ-VOUS !!! Cette histoire est la mienne ! Vous m'énervez ! Je ne veux plus penser à vous. J'ai le droit, c'est moi qui raconte. Allez, sortez. (*Le Professeur et Rémy hésitent. Rémy lève le doigt pour prendre la parole.*) Sortez, je vous dis !!!

- *Remy sort, suivi par Le Professeur. Lorsque ce dernier arrive en coulisses, des bruits de coups se font entendre. Il semblerait que le perturbateur n'ait pas pardonné au Professeur son attitude, une correction s'impose... Jack reste seul en scène. Il sort à nouveau son instrument de musique et joue un air célèbre quelques instants.* -

SCÈNE 3

JACK, UN GROUPE DE CHORISTES ET LE PERTURBATEUR.

La partie droite de la scène a été plongée dans le noir pendant que Jack jouait de la musique. La lumière revient sur cet espace et éclaire un groupe de choristes. Ils sont face au public. Ils portent tous le même costume, le même uniforme. Tous sauf un qui, lui, est de dos et porte un vêtement de couleur vive qui tranche avec les tenues des autres.

Le chœur commence à reprendre la chanson jouée par Jack avec son instrument. Le choriste de dos est Le Perturbateur. Après quelques secondes de chant, il s'aperçoit que quelque chose cloche et finit par se retourner. Il se demande ce qu'il fait là, avec son balai à la main. Confus, il s'enfuit en coulisses tout en essayant de paraître naturel. Pour cela, il donne des petits coups de balai, tâchant de faire croire qu'il poursuit son ménage.

A la limite de sortir de scène, il semble reconnaître quelqu'un parmi les spectateurs. Il s'avance de quelques pas vers le devant de la scène, adresse à ce pseudo ami un grand signe de la main et un clin d'œil. Il se ressaisit, se souvient qu'il n'a pas vraiment sa place sur scène à cet instant précis, semble demander pardon et s'enfuit à

nouveau. Il sort, laissant ainsi la place à l'ensemble vocal pour poursuivre sa prestation.

Une fois celle-ci menée à son terme, les chanteurs sortent en file indienne. Jack est de nouveau seul en scène.

SCÈNE 4

JACK, ANTOINE LE PÊCHEUR, LE PERTURBATEUR, PUIS REMY.

- Le pêcheur entre, muni d'un nécessaire de pêche. Il a l'air jovial et très heureux d'être à sa tâche. Il déplie un siège portable, s'y assied et entreprend de faire l'entretien d'une canne à pêche. –

ANTOINE LE PÊCHEUR :

(Sur le ton de la récitation.)

"Toi que je ne connais pas et qui, pourtant, m'attends quelque part, viens, sèche mes larmes. Viens noyer mon cœur de bonheur. Remplis ma solitude. Je te le demande, t'en conjure, t'en supplie. Toi, créature de mes rêves et de légende. Douce sirène, belle déesse des eaux. Tu ne viens pas ? Tu ne veux pas ! Rien de grave, j'accueillerai chez moi ta cousine la Sardine." *(Il chantonne. Entre Le Perturbateur.)*

LE PERTURBATEUR :

Salut Antoine ! *(Il place, sur le fond de la scène, un décor peint sur des cartons d'emballage disparates. Chaque carton est comme une pièce d'un puzzle, l'ensemble formant une image cohérente. Petit à petit, emporté par la mélodie du Pêcheur, il se met à chantonner le même air que celui-ci tout en se dandinant. Antoine,*

toujours assis sur son siège, ne prête pas la moindre attention à ce qui l'entoure.)

JACK :

- Il finit, lui aussi, par chantonner le même air que ses acolytes. -

Cette fable m'a toujours marqué. Enfin, elle, mais aussi l'homme qui la récitait tout le temps. Un drôle de spécimen ! Je me souviens d'un jour où je lui demandais : ...

ANTOINE LE PÊCHEUR :

Comment faire pour plaire à une demoiselle ? Laisse-moi réfléchir un instant... Pour tout te dire, il n'y a pas de recette. C'est un peu comme dans le conte de la sirène.

Moi, par exemple, si je désire pêcher la baleine et qu'il n'y en a pas, et bien, j'appâte toujours le thon. Tu vois ?

JACK :

Je n'ai jamais rien compris à toutes ces histoires ! Je ne partais pas à la pêche mais à la chasse. Je n'avais aucune envie de me ramener un thon ! Je restais donc sur ma faim, sans jamais obtenir de bonne réponse. *(Jack sort pour aller soulager un besoin naturel. Il abandonne donc nos personnages à leur sort.)*

- Rémy entre. –

REMY :

Salut Antoine !

ANTOINE LE PÊCHEUR :

- Très mal à l'aise par l'arrivée de Rémy, Antoine rassemble ses affaires en toute hâte. Il s'enfuit, presque. En aparté : -
Sauve-qui-peut ! (Il sort en oubliant même son siège.)

REMY :

-Il reste un instant coi devant la fuite du Pêcheur, puis, à l'attention du Perturbateur qui est en train de mettre la dernière pièce de son décor en place. –

Puis-je vous offrir mon aide ?

LE PERTURBATEUR :

Non, non, merci bien.

REMY :

J'insiste, cela me ferait plaisir.

LE PERTURBATEUR :

(Visiblement très embêté.) Vraiment ? (Il fait corps entre le décor et Rémy dans une attitude protectrice pour sa fragile construction.)

C'est-à-dire que mon travail est terminé. C'est délicat. Je ne voudrais pas que...

REMY :

- S'avance vers Le Perturbateur. -
Vous allez voir, ce n'est pas grand-chose...

LE PERTURBATEUR :

- Recule d'un pas et percute le décor qui s'écroule. -
Oh ! Bravo !

REMY :

- Cherchant à ne surtout pas aider Le Perturbateur.-
Bien, puisque vous n'avez, de toute évidence, pas besoin de moi, je n'insiste pas. Je vois que vous en avez terminé, en effet. (Il sort précipitamment.)

LE PERTURBATEUR :

- A la cantonade.-
Merci pour votre aide !

REMY :

- Depuis les coulisses. -
De rien !

LE PERTURBATEUR :

- Il entreprend de remettre les parties du décor peint en place. De toute évidence, il a des problèmes pour le faire. Plusieurs faces des cartons sont peintes. Il persiste dans son "hasardeux" assemblage. Il prend du recul, observe le résultat de son travail, fait quelques corrections, recommence... Puis il semble abandonner. Geste de dépit et attitude d'abandon.-

(A l'attention du public, avec un clin d'œil.) Chut !!!

- Le Perturbateur sort laissant son "désastre" à la libre contemplation du public. Le panneau de décor reconstruit à la hâte ne représente rien de concret. C'est un assemblage étrange de couleurs et de lignes. Après avoir laissé la scène vide pendant quelques instants, Le Perturbateur revient en portant un nouveau carton peint. Il le place sur un repère au sol, en remplacement de la chaise du pêcheur, quelques mètres plus avant du panneau initial. Ce dernier carton est la clé qui révèle au public la véritable image du décor de la scène suivante. Le Perturbateur ressort, emportant avec lui le siège pliable d'Antoine. -

SCÈNE 5

JACK, ALFRED, REMY, LE PROFESSEUR, ANTOINE LE PECHEUR ET LE
PERTURBATEUR.

JACK :

*-Il entre en scène et vérifie la présence de ses affaires pour
s'assurer qu'il n'en manque pas. Il prête une attention toute
particulière à son morceau de pain. -*

Parfois, j'entends bien les gens rire sur mon passage. Ils pensent que je me trouve déjà trop loin pour les entendre. Peut-être que je ne suis plus assez humain, que leurs paroles ne peuvent pas me faire de mal.

Remarquez, j'aime bien les chiens, aussi. Mais pas ceux qui volent !

- Alfred entre.-

ALFRED :

De toute évidence, il fallait un compagnon pour mon fils. Je me mis donc en quête d'un ami idéal, pour lui. Je voulais un Jack Russel. Un chien que nous appellerions Russel, pour mon Jack. Les deux feraient la paire. Une unité.

Comme tous ceux de sa race, celui-ci se plaisait à sautiller partout, en tout lieu et à toute heure. Un jour, honorant une invitation de sa part, nous rendîmes visite, chez lui, à mon ami Rémy. Russel étant de la partie, notre hôte le trouva trop énergique, et entreprit de lui enseigner l'art de rapporter une balle. Au premier lancer, le chien désira attraper cette balle fuyante. Hélas, Rémy avait visé une fenêtre ouverte, jugeant mal les réflexes du jeune canidé. Nous retrouvâmes la balle et le chien sur le trottoir, cinq étages plus bas. Je crois que mon fils possède toujours cette balle... *(Une petite balle, lancée depuis les coulisses, finit sa course, ses rebonds, aux pieds d'Alfred. Il la ramasse, la contemple une seconde puis poursuit son récit.)*

JACK :

-Visiblement troublé, il perd le fil de ses pensées. De son côté, Alfred continue sa narration, juste un ton plus bas afin de ne pas couvrir les propos de Jack. -

Je n'ai pas de montre... Et puis, il y a ce temps qui passe. Ce temps qui m'obsède. Je le contemple et je vois bien qu'il ne me mène nulle part. Les heures et les jours m'envahissent, je me laisse conduire mais je vois bien que cela n'aura jamais de fin.

- Le Professeur entre. Suite à l'excès de colère déversé sur sa personne par Le Perturbateur, celui-ci affiche un superbe œil au beurre noir. Il marche à l'aide de béquilles. –

LE PROFESSEUR :

(Sans tenir compte des propos d'Alfred.) Tout est histoire de cycles. Le jour et la nuit, les saisons. Depuis notre naissance jusqu'à notre mort. Ainsi, il y a aussi un temps pour l'apprentissage, un autre pour l'affinement de ses acquisitions et, enfin, un dernier pour leur mise en pratique. Il faut savoir admettre un rythme qui convient. La science de la vie ne se construit pas sur une décade. La douce chanson de la science met du temps à se dévoiler. Elle dicte une mélodie parfois difficile à comprendre, à accepter. Le corps n'est qu'un véhicule, une carcasse. C'est l'esprit qui en est le moteur et le carburant. Tout est possible à un grand esprit bien entraîné. Alors que le corps rencontre de multiples obstacles. L'ultime étant celui de la mort, tandis que l'esprit, lui, continue de chanter au travers de nos travaux, de nos découvertes...

-Le Professeur, imitant Alfred, continue sa narration. Il ajuste le volume de sa voix à celle de ce dernier, afin de ne pas couvrir les propos de Jack. -

JACK :

(En suivant toujours les chemins tortueux de ses pensées qui s'enchaînent dans le désordre.)

Ma mélodie est calquée sur mon existence. Elle semble impalpable, vide de sens et de matière. Pourtant, elle reste douce aux oreilles de ceux qui l'écoutent. Alors, je ris. *(Il rit.)* Et je ris encore. *(Il rit d'un nouveau rire.)* J'offre l'illusion, à qui s'en soucie, d'oublier que mon père, par trop de protection, me condamna à n'être rien.

Certains diront que je n'ai pas de valeur parce que je possède rien d'autre que ce qui se trouve dans ce sac. Un incendie des sens n'y changerait rien.

- Paniqué, Rémy entre.-

REMY :

Tout a brûlé ! J'ai tourné le bouton : une étincelle. C'était intéressant. Puis il en vint une seconde. Une flammèche lui succéda. Une flamme est née. Tout a brûlé ! Tout a brûlé... La *cacastrophe*. C'est pas *potible*.

A-t-on déjà vu un huissier de justice dépouillé de tous ses biens ? Je suis nu. Tout est fumée. C'est nocif, la fumée. En plus, j'ai peut-être attrapé un cancer, une intoxication. *(Il se touche le front, à la recherche d'une éventuelle fièvre, se contrôle le pouls.)*

Je me sens tout bizarre, tout à coup... *(Il fait semblant de chanceler.)* De toutes les *cacastrophes* que j'ai causées dans ma vie, celle-ci est la première qui me touche directement. J'étouffe. *(Il rend bruyante sa respiration.)* Il faut que je m'allonge. *(Il s'allonge.)*

L'histoire se répète et se répète encore, c'est une malédiction. Depuis toujours, il suffit que je touche un quelconque appareil et "Bang !", c'est fini, il ne fonctionne plus. D'ailleurs, quand j'y pense, me voyant allongé là, tranquillement sur le sol, je me dis qu'il y aurait toutes les chances pour que le seul avion dans le ciel qui doit s'écraser, vienne le faire directement sur moi ! *(Une lueur d'inquiétude traverse son visage, il a peur, son regard scrute le ciel avec la crainte d'y entrevoir un avion. Soudain, il se redresse.)* Bien, tout à coup, cela va beaucoup mieux. En pleine forme.

N'empêche que tout a brûlé... *(De même que les précédents personnages, Rémy baisse le ton de sa voix pour l'ajuster à celui des autres et ne pas se distinguer du brouhaha commençant à régner sur scène.)*

- Le pêcheur entre, le pas tranquille et l'air souriant. Il se place sur le devant de la scène, prêt à démarrer son monologue. Cela pendant que Jack livre la réplique suivante : -

JACK :

(Sur le ton de la confidence.)

Parfois, des idées folles s'invitent dans ma tête. Elles ne se suivent pas mais finissent par me donner mal au crâne. Imaginer l'odeur de la mer me fait du bien. Sauf que je n'ai jamais vu la mer en

vrai, de mes propres yeux. Peut-être que le parfum que j'imagine n'est pas le bon. Qui sait ?

ANTOINE LE PÊCHEUR :

-Il s'apprête à démarrer son histoire, il se chauffe la voix.-

Hum, Hum...

- Le Perturbateur entre en courant jusqu'au devant de l'allée centrale du public. A l'attention de la régie, il fait un grand geste des bras pour tout arrêter. L'éclairage change, tous les personnages sur scène (Jack y compris) sont en "pause", transformés en statues, immobiles, le geste en attente. Tous, sauf le Professeur qui, craignant un nouvel affrontement, s'est enfui en coulisses dès l'entrée du Perturbateur.-

LE PERTURBATEUR :

STOP ! *(Puis, à l'adresse du public)* Il faut que je vous explique, parce que là, on n'y comprend plus rien, non ? Mais par où commencer ?

Jack, que vous voyez ici, derrière moi, n'est pas différent de vous, ni de vous. *(Il montre du doigt des spectateurs. Après une hésitation, il reprend.)* Enfin si, lui, il est laid ! *(De nouveau vers un spectateur du premier rang.)* Toi, par contre, tu lui ressembles un peu ! *(Reprenant sa tirade.)* En est-il moins humain pour cela ? De prime abord, on pourrait le croire. Pourtant, derrière ce physique

ingrat, il y a un cœur. C'est peut-être difficile à croire, je vous le concède... Nous oublions trop souvent de nous inquiéter de ceux qui n'entrent pas dans la normalité. Facile de s'octroyer des excuses ! Celle-ci est trop grosse, celui-là trop petit. Untel est vraiment très laid, quant à cette dernière, elle n'a pas beaucoup de jugeote. Facile en effet. Il faut croire que cela nous donne bonne conscience. Plus que de l'indifférence, il s'agit de mépris.

En fait, je crois que Jack nous fait peur. Pas tellement par ce qu'il est, mais plutôt à cause de ce qu'il représente. Un défaut physique est l'expression d'une tare qui nous rappelle notre propre vulnérabilité. Nous voici face à cette faiblesse que nous tentons de cacher absolument. Seulement, elle n'en reste pas moins la garante de notre humanité.

Nos préjugés sont absurdes. Notre corps physique est fait de matière malléable, donc transformable. Qui peut garantir qu'il ne changera dans quelques temps ? Personne. Même pas moi. (*Après un instant.*) Admettez que, dans mon cas, cela puisse vous paraître absurde. Je suis tellement beau ! Si parfait ! Hélas, je ne suis pas à l'abri d'attraper quelques boutons sur le visage. (*Il souffle de dépit.*) Où en étais-je ?

Ah, oui... Pourquoi vouloir rajouter de la peine à ceux qui souffrent déjà dans leur âme ? Chacun peut tenter de définir ce qu'est la normalité mais nul ne peut le faire lorsqu'il s'agit de la beauté. La

beauté n'est pas absolue, elle dépend de l'interprétation que l'on s'en fait. (*Avec un clin d'œil à l'attention du public.*) Réfléchissez-y !

Ne me dites rien, je connais le sujet de votre questionnement. Vous vous demandez.. Si, si, je le sais... Vous vous demandez : "Comment diable, Jack se retrouve-t-il dans la rue alors qu'il est sujet à la protection de son père ?" (*Il fait "oui" de la tête pendant un instant, puis :*) C'est une bonne question. Très gentil de votre part d'y avoir pensé !

Jack aurait pu continuer à vivre derrière les remparts de confort que lui avait construit Alfred, son père. C'était sans compter sur l'arrivée d'une passion. Une déraison prénommée Sarah. Pour elle, notre ami derrière moi a tout quitté. Il s'est découvert des élans romantiques et se brûla les ailes.

Mais, plutôt que de vous raconter cette histoire, laissez-moi vous la montrer. Je vais vous présenter celle pour qui Jack s'est enfui.

-A la fin de ce monologue, tous les personnages se mettent à nouveau en mouvement. Ils sortent quelque peu grogneurs de cette léthargie. Le Perturbateur sort en courant afin d'aller chercher Sarah. Pendant l'absence de ce dernier, Alfred, Rémy et Antoine le pêcheur sortent.

Il ne reste que Jack, seul en scène.-

SCÈNE 6

JACK, LE PERTURBATEUR, CHARLES-HENRI ET SARAH.

JACK :

(A l'arrivée de Sarah, il souffle, lui tourne le dos, fouille dans ses effets. Il en sort finalement un journal dont il entreprend la lecture. Il ne pipera pas mot durant toute la scène. Visiblement, il n'est pas content de se retrouver face à ce nouveau personnage.)

- Le Perturbateur entre, suivi de Charles-Henri qu'il ne voit pas. Les deux personnages se donnent la main de sorte que Charles-Henri puisse rester deux pas en arrière du Perturbateur, qui ne l'a pas, de fait, dans son champ de vision. -

LE PERTURBATEUR :

(A l'attention de son invité qui le suit :)

Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer... *(Ils s'avancent jusqu'au devant de la scène.)* Mesdames et Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter Sar... *(Il se tourne vers Charles-Henri, sursaute et se reprend.)* Euh... Le papa de Sarah. *(A l'attention tout à la fois du public et de Charles-Henri :)* Ne bougez pas, je reviens. *(Précipitamment, il sort à nouveau et revient aussitôt au bras de*

Sarah. Il indique à cette dernière l'unique chaise vacante.) Si vous voulez bien vous asseoir...

SARAH :

(Elle va s'asseoir.)

Merci bien.

LE PERTURBATEUR :

Vous aussi, Monsieur... *(Il s'aperçoit de son erreur et se reprend aussitôt :)* Enfin, l'intention y est... non ? *(A l'attention de Sarah.)* Mademoiselle, je pense que vous connaissez le sens de la discussion que j'aimerais avoir avec vous ?

SARAH :

Hélas, je le crains. N'espérez pas faire changer ma position !

LE PERTURBATEUR :

Permettez-moi, tout de même, de vous faire part de tout le désespoir qui habite Jack. *(A l'adresse de Charles-Henri :)* Si, toutefois, Monsieur votre père l'accepte. Remarquez que cela ne le concerne pas vraiment directement. *(Il fait, le plus ironiquement possible, une révérence à Charles-Henri.)*

CHARLES-HENRI :

(Très hautain)

Mon bel ami, j'y consens. Sans que vous ne ressentiez la nécessité d'être prolixe, n'omettez pas d'éviter d'usurper l'identité et la fonction qui sont miennes. L'ébauche utopiste à laquelle vous vous référez présentement n'est que l'euphémisme de vos rêves chimériques.

LE PERTURBATEUR :

(Dubitativement et avec surprise, puisqu'il n'a rien compris.)

Qu'est-ce que c'est ??? *(Il sort un dictionnaire de sa poche et le consulte tandis que Charles-Henri adresse un geste triomphal au public.)* Je ne comprend que le français...

SARAH :

Vous allez vous fourvoyer, voilà ce que veux dire mon père .
En plus simple ? Vous allez vous mettre le doigt dans l'œil !

LE PERTURBATEUR :

(Soulagé.)

Ah, bon ! *(Après une hésitation.)* Ecoutez, dès que le regard de Jack s'est posé sur vous, dans la boutique de son père, son cœur n'a plus eu d'autre raison que de battre pour vous. Je crois même, qu'avant cette rencontre, il n'a jamais réellement battu. Il est prêt à

toutes les folies pour un seul de vos regards. Sans vous, il n'est que l'ombre de lui-même.

SARAH :

Grand bien lui fasse !

CHARLES-HENRI :

Que pouvons-nous y faire ?

LE PERTURBATEUR :

Mais je ne sais pas... Rencontrez-le, apprenez à le connaître, expliquez-lui la situation ! Il n'est pas idiot, il comprendra mais, au moins, donnez-vous cette peine.

SARAH :

Mais, pour quoi faire ? Ecoutez, sans vouloir être méchante, pourquoi perdre mon temps ? Lui et moi ne pouvons rien avoir en commun, quelque part, nous ne vivons même pas sur la même planète.

CHARLES-HENRI :

Nous possédons quelques exigences, ma fille et moi.

SARAH :

En effet ! Et puis, avez-vous vu son visage...

CHARLES-HENRI :

Ses manières...

SARAH :

Son manque de style...

CHARLES-HENRI :

Et quels sont ses principes ?

SARAH :

Des fautes impardonnables, à mes yeux. (*Elle se lève de son siège et parcourt la scène.*) Je suis en droit d'attendre quelque chose d'autre. L'évolution d'une vie doit suivre un plan. Toujours aller vers le mieux. Il faut ajouter à son bien-être, ne rien soustraire. C'est ainsi que le monde évolue !

LE PERTURBATEUR :

C'est une mauvaise façon d'évoluer !!! Vous ne comprenez pas qu'il vous aime ? S'il quitte la maison de son père pour partir à votre recherche, il perdra tout. Il ne survivra pas dans notre monde.

CHARLES-HENRI :

Pourtant, nous sommes des gens du monde. N'est-il pas ?

SARAH :

Et nous y survivons ! De plus, j'ai une réputation à défendre et une respectabilité à entretenir. Non, non, non, il m'est impossible de m'exposer en compagnie d'un homme tel que Jack !

LE PERTURBATEUR :

Mais pourquoi ? Vous moquez-vous vraiment des sentiments des autres ? N'êtes-vous pas faite, à son image, de chair et de sang ?

CHARLES-HENRI :

Il me semble que vous oubliez l'étiquette, très cher. Les sentiments sont bien l'unique luxe que la haute société ne puisse pas s'offrir, je le crains. (*Après un instant, sur un ton autoritaire.*) Ecoutez, cette mascarade dure depuis trop longtemps déjà ! La présente discussion est vide de sens, de toute évidence, elle ne mènera à rien.

LE PERTURBATEUR :

(*Tout en réfléchissant.*)

D'accord... Il me reste un dernier argument à vous soumettre...

(*Sur le ton de la conspiration.*) Et si je vous proposais un peu... d'argent ?...

CHARLES-HENRI :

(*Il croise les bras, émet quelques claquements de langue et remue la tête en signe de désaccord.*)

LE PERTURBATEUR :

(*Il s'approche de Charles-Henri de façon à ce qu'il n'y ait plus qu'un pas de distance entre eux.*)

...Beaucoup d'argent, des tonnes d'argent ?!...

CHARLES-HENRI :

(*Les bras toujours croisés, il émet, une nouvelle fois les mêmes claquements de langue et remue, encore, la tête en signe de désaccord.*)

LE PERTURBATEUR :

(*Il jette sa tête au creux de l'épaule de Charles-Henri, et fait semblant de pleurer toutes les larmes de son corps. Après un instant, il relève la tête, l'air interrogatif, en direction du visage de Charles-Henri. Ce dernier lui répond toujours avec les mêmes mimiques. Le Perturbateur se redresse, reprend une attitude digne, défroisse sa veste de la main, puis :)*

Vous êtes MECHANTS !!! Je vous préviens, l'image de Jack parcourant le monde dans la solitude et le désespoir vous hantera jusqu'à la fin des temps ! Son ombre vous accompagnera partout !

SARAH :

(*Elle commence à sérieusement perdre patience.*)

Non mais, dites-moi ! Je ne suis en rien responsable des errances futures de votre ami. Il est grand, il est libre de se conduire lui-même à sa perte. Pourquoi devrais-je en être responsable ? (*Elle tourne autour du Perturbateur.*) Mes intérêts sont ailleurs. Mes goûts sacrés et précieux. (*Face à ce dernier, elle pousse son épaule du doigt. Le Perturbateur recule.*) Vous comprenez ? (*Elle fait de nouveau le tour du Perturbateur.*) Non, vous ne comprenez pas ! (*Elle le pousse, à nouveau, de son index. Le Perturbateur recule encore.*) Lorsque je veux voir une bête curieuse, je vais au zoo !

(*Nouveau recul du Perturbateur sous la pression de l'index de Sarah. Le Perturbateur en tombe assis sur la chaise utilisée par Sarah en début de scène.*) Mon idéal ne passe pas par votre ami Jack. Ai-je été claire ? (*A l'attention de Charles-Henri.*) Venez père, partons, je suis victime d'une terrible migraine !

- Sarah et Charles-Henri sortent. Le Perturbateur reste figé sur sa chaise, les bras ballants. Il est comme hypnotisé.-

LE PERTURBATEUR :

*(Après un certain temps, toujours dans une espèce de transe mentale,
dans une sorte d'expiration contemplative)*

Je suis A-MOU-REUX !...

*- Le Perturbateur se lève et sort à pas lents, traînant sa chaise
derrière lui. -*

SCÈNE 7

JACK ET LE GROUPE DE CHORISTES.

*- Après la sortie du Perturbateur, Jack est resté seul en scène,
poursuivant la lecture de son quotidien.*

*Entre, une nouvelle fois, le groupe de choristes (peut-être avec
quelques musiciens) pour interpréter une chanson triste. Celle-ci a
un rapport plus ou moins direct avec l'histoire de la scène
précédente¹.*

*La musique et le chant font abandonner sa lecture à Jack. De
nouveau, il plonge dans les tourments de son esprit.*

*Une fois la chanson terminée, les choristes quittent immédiatement
la scène. Jack y reste seul. -*

¹ - Note de l'auteur : Lors de la première représentation de cette pièce, c'est la chanson "Petit Franck" de François Feldman qui fut interprétée ici.

SCÈNE 8

JACK, LE PERTURBATEUR ET ALFRED.

JACK :

J'ai quitté mon père et son havre de paix illusoire. Je voulais conquérir le monde pour donner une légitimité à l'amour que je portais à Sarah. J'emportais un bien maigre balluchon mais des quantités d'idées folles en tête. Je voulais faire mes preuves, montrer au monde que j'existais. Que depuis tout ce temps, j'étais là, presque sous leurs yeux. Seulement, ils s'obstinaient à détourner le regard. A me refuser le plus petit sourire.

Je brisais ma tirelire et mis dans ma poche mes biens maigres économies. Jusque lors, je n'avais jamais eu besoin d'argent, mon père régissant tout. Une fois à la gare, j'étais, d'un air triomphant, sur le guichet toute ma "fortune". On me remit un billet de train, tout juste suffisant pour changer de département.

C'était l'aventure ! Les gens qui croisaient ma route continuaient à s'écarter de moi dans un geste de surprise, d'horreur parfois. Cela m'était bien égal. J'avais, accrochées sur le dos, les ailes de l'amour. La naïveté de la première fois. Un peu de l'énergie du désespoir, aussi, pour échapper à la souffrance née du rejet de Sarah.

En refermant la porte de ma chambre d'enfant, j'avais soigneusement disposé sur mon lit une lettre d'adieu pour mon très cher père.

J'ignore s'il l'a trouvée. Je serais triste s'il croyait que je suis parti vivre ma vie sur un coup de tête... *(Il contemple à nouveau son quignon de pain, l'air songeur.)*

- Entre Le Perturbateur tenant, dans la main gauche un poste de radio usé et, dans la droite, une guitare sèche. Il transporte également une chaise. Il se place au fond de la scène, face au public. Il installe sa chaise, pose son lecteur de cassettes à même le sol et s'assoit. Il semble accorder sa guitare, essaie une note ou deux, recommence ses réglages. Alfred entre, une enveloppe à la main. –

ALFRED :

(Vers le Perturbateur.)

C'est bon pour vous ?

LE PERTURBATEUR :

(Avec un geste d'acquiescement)

Quand vous voulez. *(Il joue une nouvelle note unique sur sa guitare, tandis qu'Alfred commence sa prochaine réplique, puis il enclenche la lecture de la cassette qui se trouve dans son lecteur. Il*

fait semblant de jouer, parfois de façon burlesque, de son instrument alors que c'est le poste qui diffuse le fond musical.)

ALFRED :

(L'air septique.)

Jack n'était pas dans sa chambre. Il n'y avait que cette enveloppe sur son lit. Elle est pour moi. *(Il hésite un instant, puis se résout à l'ouvrir, délicatement.)*

(Il lit.) Papa... *(Au public :)* Ça, c'est moi... *(Il reprend sa lecture.)* Il y a des mots qui sont plus faciles à coucher sur le papier qu'à dire... L'horizon de mes jours est devenu trop étroit. La vision d'un nouvel Eden m'est venue. *(Au public :)* Quel poète, mon Jack ! *(Il reprend sa lecture.)* Depuis toujours, il me manque quelque chose, quelqu'un. Quelqu'une, devrais-je dire. D'abord, l'absence de maman. Seule une mère sait effacer une particularité physique chez son enfant : elle a juste besoin de déposer un tendre regard sur lui. Un regard d'amour. Toi, tu as toujours fait tout ton possible pour combler cette absence. *(Au public :)* Que c'est joli... *(Le Perturbateur sort un mouchoir et sèche quelques larmes fictives sur son visage, puis il redémarre son mime de jeu musical. Alfred reprend sa lecture.)* J'ai grandi entouré de vide, mon cœur criant "au secours".

Elle est arrivée. Une fille très bien, je t'assure. L'unique fois où je l'ai vue suffit pour que je lui voue un amour éternel. Une passion folle, si tu veux. Une femme de caractère qui ne croit qu'en

ses principes. J'ignore, c'est vrai, jusqu'à son prénom mais je sais que c'est pour elle que je vais conquérir le monde. Je suis libre de croire que tout est possible, pour elle.

Certainement ne vas-tu pas comprendre. *(Au public :)* C'est vrai... *(Lisant, à nouveau.)* Aucun mot ne saurait exprimer la sève nouvelle qui coule en moi. Il faut que je m'en aille. Chacune de mes cellules aspire au départ. Il m'est impossible de rester, je dois partir pour vivre enfin. Pour la première fois, je me sens en vie.

Je sais que je vais réussir. Il le faut. Mon cœur est devenu trop grand pour ma poitrine, il doit se déverser sur le monde. Papa, tu m'as toujours appris que la société ne voulait pas m'accepter tel que j'étais. Aujourd'hui, j'ai changé. Je sens bien, de l'intérieur, que je suis différent d'hier. *(Pour lui-même.)* Mon fils, tu as grandi. Je n'ai pas su voir que tu devenais un homme. Je ne t'ai jamais regardé autrement qu'avec les mêmes yeux que ceux du jour de ta naissance, il y a déjà bien longtemps de cela.

(Reprenant une dernière fois sa lecture.) Alors, même si c'est difficile de te quitter, je ne peux faire que cela. Une flamme est née en moi. Flamme qui me fait couler les larmes du cœur. Flamme qui fait vibrer mon âme. Je pars, je te quitte. Je ne pouvais trouver aucun mot pour te dire adieu. Je sais que ce n'est pas un simple "au revoir". La conquête de mon amour ne sera peut-être pas simple mais mes rêves me guideront. Ton souvenir m'accompagnera chaque jour jusqu'à ce que j'en oublie même les courbes de ton visage. J'espère

que d'ici ce jour, je serai parvenu à me réaliser. Sinon, je poursuivrai ma route, encore et encore.

Au moment où tu déchiffreras ces lignes, je pense être déjà loin. J'imagine qu'il te serait facile de me retrouver. Je te demande, comme une preuve de ton amour pour moi, de ne pas me chercher. Abandonne jusqu'à l'idée que tu aies eu un fils. C'est ce que tu feras pour me montrer combien tu m'aimes, combien toutes tes paroles, tes promesses de bonheur n'étaient pas vides de substance. Voilà papa, je suis parti. Ne sois pas triste et participe à mon bonheur d'être heureux d'aller au-devant d'une vie qui soit enfin mienne. Je t'embrasse. Ton fils qui t'aime. Jack.

(Alfred reprend une seconde fois, pour lui-même :) "Ton fils qui t'aime. Jack."

-Alfred plie la lettre de Jack avec une grande douceur, il a les larmes aux yeux, déglutit difficilement et tremble. Après un instant durant lequel il marquera nettement son désespoir, Alfred redresse la tête, fixe dignement le public, se retourne sans un mot et sort lentement, à pas mesurés. -

LE PERTURBATEUR :

(Stoppe la lecture de la bande sonore, rassemble ses affaires pour sortir et lance d'un ton triste :)

C'est vraiment pas cool ! (Il sort. Jack est seul sur scène.)

SCÈNE 9

JACK, REMY.

JACK :

Je n'en croyais pas mes yeux. Tant et tant de choses évoluaient autour de moi. Je me pensais dans un rêve, une illusion. J'avais envie de tout voir, de tout toucher, de m'imprégner de chaque odeur. Un instant, j'en oubliais même jusqu'à ma nouvelle raison de vivre. Les deux premiers jours furent radieux. J'avais encore quelques sous en poche pour me permettre de manger. Dormir à la belle étoile était une joie. Mon corps ne manquait encore de rien. Tout allait bien, j'étais le plus heureux des hommes dans le meilleur des mondes. Je ne prêtais même plus attention aux regards qui se détournaient sur mon passage, aux rires que je ne manquais jamais de provoquer chez les plus courageux. L'aube du troisième jour fut, déjà, plus difficile. Je découvris une sensation nouvelle : celle de la faim. Le premier accident de ma nouvelle vie se déroula ce matin-là.

-Rémy entre, les cheveux décoiffés, un volant de voiture dans les mains.-

REMY :

(Encore en semi état de choc.)

Tout est CASSE ! *(Par crainte, il surveille, ponctuellement, qu'aucun avion ne viendrait à survoler sa tête.)* D'abord, tout a brûlé, maintenant, tout est cassé. *(Il émet un grand soupir de désespoir.)* Oh, la, la... Je vous raconte... *(Il s'assied sur le sol, les jambes tendues, le volant du véhicule entre les mains. Il mime la conduite d'une voiture.)* Je conduisais tranquillement. *(Il sifflote.)* Bon, bien sûr ma voiture est plus belle que celle-ci. Enfin, était plus belle, je veux dire. Une fois par mois, je rends visite à ma grand-tante qui est à l'hôpital depuis le jour où j'ai, accidentellement, éteint la lumière alors qu'elle descendait les marches qui mènent à sa cave. Une sacrée chute. Ce n'était vraiment pas beau à voir. La pauvre... Enfin, ce n'est pas cela que je souhaite vous raconter. Je rentrais donc tranquillement d'une visite à ma grand-tante lorsque je vis deux hommes courir sur le trottoir. L'un poursuivant l'autre. Le premier, vire à gauche, coupe ma route. Je tente de freiner, les yeux m'en sortent des orbites. Cet homme qui fuit, c'est Jack. Notre Jack. J'hésite, je braque, je contre-braque. Et BANG ! Droit dans le mur ! *(Il montre le volant.)* Ceci demeurera l'unique pièce encore intacte de mon véhicule. Un drame : qu'est-ce que Jack faisait dans cette rue ? Il avait l'air si perdu...

Alfred aussi semble introuvable. Disparu. Sa boutique est fermée, sa maison vide de tout objet. L'envol de mon seul ami sera

une bien difficile perte pour moi. Mon quotidien va devenir bien triste. Il me faut trouver un nouvel ami, parce que je n'aime pas tellement rigoler tout seul. A moins que je ne file m'acheter un chien ? *(A nouveau, une balle est jetée depuis les coulisses en direction de Rémy qui la ramasse, la contemple et la met dans sa poche.)* Oui, mais il me faut penser à bien verrouiller les fenêtres... Avant cela, je vais dormir un peu !

- Rémy se lève, oubliant le volant de sa voiture sur le sol et commence à se diriger vers les coulisses. Il s'aperçoit de son omission, fait demi-tour en courant et ramasse l'objet. Avant de se remettre en marche, il mime une personne qui monte en voiture, et met le contact. Il sort en imitant le bruit d'un moteur.-

JACK :

Je ne pensais pas à mal. J'avais juste faim. On m'a pris pour un voleur. Dans cette course-poursuite, j'ai perdu quelque chose de précieux : ma dignité. Je ne possédais plus de maison, plus d'argent, pas de travail et pas la moindre trace de ma dulcinée. Je décidais d'offrir aux plus pauvres que moi tout ce qu'il me restait des effets emportés dans mon départ de la demeure paternelle.

Je n'avais plus le choix, il me fallait apprendre à tendre la main. Mendier n'est pas un geste naturel pour l'homme. *(Il regarde*

son bout de pain et l'enlace affectueusement comme s'il s'agissait d'un être cher à son cœur.)

SCÈNE 10

JACK, LE PERTURBATEUR, PUIS SARAH ET LES CHORISTES.

JACK :

(Il part en sanglots, subitement envahi par une vague de désespoir.)

Je crois que je me suis trompé de route. Je me suis égaré définitivement dans mes rêves. Je m'attendais à une réalité tout autre. Je suis fatigué. J'en ai marre des rires des gens, marre de ma différence que je ne peux cacher, marre de tous ces bruits dans ma tête. Les échos de mes souvenirs. Du temps où ma vie voulait encore dire quelque chose. Cela fait des années entières que je cours derrière quelque chose, j'en ai presque oublié ce que c'était.

Si seulement mon cœur était exaucé, alors je saurais faire taire cette faim qui m'assaille sans répit. Je parviendrais à gommer ce froid qui m'engourdit. Parfois, aussi, il me semble être invisible alors que je passe mes journées entouré par la foule des passants.

Lorsque je lève la tête, je n'aperçois aucun avenir pour moi. Rien d'autre qu'une rue déserte et humide. La froideur des gens me frappe également beaucoup. Si j'avais un ami, une présence à mes côtés, cela serait plus facile. Il n'y a personne. Pas de chaleur, pas d'amour.

J'aimerais arrêter de respirer. Bloquer ma respiration, et puis attendre. Voir si mon quotidien pourrait être différent. Découvrir enfin quel est mon véritable destin.

- Le Perturbateur entre du côté droit de la scène, comme à son habitude. -

LE PERTURBATEUR :

(A l'attention de Jack.)

Là, tu dis des bêtises, mon petit Jack. Je sais que ta vie n'a rien de facile. Pourtant, tu n'as commis aucune faute. Ton unique délit fut de naître avec un physique inutilisable. La normalité n'a jamais voulu de toi.

Aussi, c'est vrai, tu as toutes les raisons de te plaindre. Personne ne te le contestera. Tu désirais connaître cette liberté que l'amour de ton père te refusait. Mais qui sait un jour soucie de toi, comme il l'a fait ? Personne ! C'est bien là le problème. Pour les gens, tu es laid, un point c'est tout. Cela leur suffit. Ils n'imaginent pas un instant que tu puisses souffrir de ta condition, que tu puisses avoir des envies, des rêves. Peut-être même des ambitions ! Oui, tu es laid ! Depuis toujours. Sur ton passage, tu rencontreras des rires, encore et encore. Au mieux, tu feras se détourner le regard des gens.

Tu as continué à tendre la main, même lorsque l'on te crachait dedans. Jamais tu n'as écouté tes tentations. Mais voilà, avec le

temps, tu es devenu spectateur de ta vie. Passif. Telle est ta condition d'aujourd'hui. Telle tu l'imagines être demain. Ta solitude est un fait. Chacun peut la voir.

JACK :

(Le regard absent, il ne s'adresse pas directement au Perturbateur.)

Tu es là, je t'avais presque oublié. Toi, tu as toujours été à mes côtés.

LE PERTURBATEUR :

(Il s'avance en limite de séparation des deux parties de la scène.

Face à Jack.)

Tu as raison. J'ai toujours été ton interlocuteur privilégié. Mon oreille fut à l'écoute chaque fois que tu en avais besoin. J'ai toujours été un ami sans faille.

JACK :

(Toujours en se parlant à lui-même.)

Alors, aide-moi ! Oriente-moi pour que je puisse voir le bout du chemin. Je t'en prie, ne me laisse pas errer encore de la sorte. Personne ne connaît aussi bien ton prénom que moi...

LE PERTURBATEUR :

C'est vrai...

JACK :

(Comme dans un murmure.)

Vassili...

LE PERTURBATEUR :

(Pendant cette réplique, Jack, manipulera de plus en plus frénétiquement son morceau de pain. Il devient son obsession.)

Tu es libre de choisir mon prénom. Cela ne changera rien, hélas. Pas plus que je ne peux t'aider. Depuis toujours, tu veux que je le fasse. Mais, en vérité, je ne peux rien faire d'autre que recueillir tes confidences. *(Le Perturbateur entre dans la partie "rue" de la scène et va s'asseoir aux côtés de Jack, et lui passe un bras autour des épaules, dans une attitude de soutien et d'aveu.)* Je ne suis rien d'autre qu'une partie de toi. Je n'ai d'existence que dans ta tête, ton invention. Je n'existe pas dans le monde réel. C'est par moi que tu revis les situations que tu souhaiterais changer. Je n'ai de pouvoir que dans ton imaginaire. Je suis une partie de toi. Je me trouve ici pour vivre tes paradoxes, pour te permettre de reformuler tes ambiguïtés.

Le constat est simple : en réalité, tu demeures seul face à toi-même. Alors, que comptes-tu faire ? Tu possèdes un très grand cœur, des qualités humaines qui font de toi un homme riche ! Aujourd'hui, tu ressembles à ce bout de trottoir qui est là : froid et inhospitalier. Il te faut choisir, soit tu continues à pleurer sur ton propre sort, à te

répéter que la vie est dure, que tu es laid et seul au monde, ou bien, tu vas prendre ta vie en main. Réagir et décider quel est ton véritable chemin. Bon, d'accord, tu as voulu le faire une fois, c'est ce qui t'a conduit ici. Mais, bon, qui ne fait pas d'erreur ?

Je ne peux rien te promettre, sauf que, lorsque je lève la tête, que je regarde un peu plus loin, c'est bien un espoir que je vois. Tu as accepté de subir le rejet du monde comme si c'était naturel. Ton père et toi n'avez jamais combattu contre cet état de fait. Je sais que tu peux changer la chose. Pourquoi devrais-tu poursuivre dans ta honte ? Tu es laid, et alors ? Tu n'y peux rien. C'est au reste du monde d'avoir honte, parce qu'ils te traitent comme un animal. N'oublions pas que ce sont les faiblesse de l'homme qui le rendent beau !

Garde espoir et foi en la vie... Demain est un autre jour. Apprends à regarder les indices qui sont sur ta route pour te permettre de faire les bons choix. L'acceptation par les autres, passe d'abord par l'acceptation de soi.

Demain, tu te réveilleras et je sais que se sera une très belle journée. Une de celles que l'on n'oublie pas. La pluie ne tombe pas toujours au même endroit. Ton destin va te prendre en charge. A ton réveil, lorsque tu ouvriras les yeux, rien n'aura changé en apparence, autour de toi, pourtant, plus rien ne sera pareil. C'est le regard que tu porteras sur toi-même qui sera différent. Et cela changera beaucoup de choses...

- Sarah entre habillée comme une sans logis dont elle possède toutes les manières et la gestuelle. Au même instant, le Perturbateur se lève et passe à nouveau dans la partie droite de la scène. Il avance très lentement. Sarah se dirige vers Jack qui la regarde approcher et lui donne son précieux bout de pain. Ceci sans un mot d'échange entre eux. Sarah mord avec appétit dans le pain, relève la tête et aperçoit le Perturbateur qui lui tend la main. Elle le rejoint et tous deux sortent, main dans la main. Le groupe de choristes entre en scène et commence à interpréter une chanson d'espoir² pendant que Jack, seul en scène, une fois encore, s'allonge pour dormir, sur le sol en se protégeant de sa couverture. -

- NOIR -

- Le salut final des comédiens se fait alors que les choristes chantent encore. A la fin de la chanson, tous sortent.-

- R I D E A U -

Aléria, février 2007.

² Note de l'auteur : la chanson finale qui à été choisie, lors de la création de cette pièce, était "Oh, happy days".

REMERCIEMENTS :

Je tiens à exprimer ma très profonde et ma très sincère gratitude à l'ensemble des personnes qui ont, d'une façon ou d'une autre, soutenues et contribué à la présente création. Pardonnez-moi de ne pas citer tout le monde, mais la liste risquerait d'être bien longue. Pourtant, chacun d'entre vous, possédez une large part de ma reconnaissance.

Je tiens également à remercier, plus particulièrement Monsieur Ludovic Martin pour avoir supporté la bande de zouaves que nous fûmes.

Un grand merci à Henri H., José R., Rémi C., Petit-Louis, Toni et Bernard M. qui ont donné vie à mes personnages. Je n'oublie pas Sandrine MONDORY pour sa formidable interprétation de Sarah et pour toute la gaieté qu'elle a apporté dans la troupe, ni Olivier et son groupe de choristes pour leurs précieuses interventions dans cette pièce de théâtre.

Merci, encore, à Salvatore pour ses précieuses corrections.